

L'inconscient

D'un Réel hors langage au réel du langage

Préambule : L'intervention que je vais proposer n'est pas celle d'un universitaire, mais d'un professeur du secondaire, un amateur. Mon expérience de la psychanalyse dépasse un peu la lecture de *l'Interprétation du Rêve* mais elle n'est pas non plus celle de quelqu'un qui aurait lu « tout » Freud. J'ai toutefois eu envie de prendre en charge cette intervention pour au moins une raison : j'ai une dette à l'égard de la psychanalyse que j'ai longtemps méprisé au point de croire que j'y connaissais quelque chose en ayant lu que quelques ouvrages de Freud. J'espère pouvoir montrer que l'approche psychanalytique est loin d'être la fumisterie à laquelle il nous arrive de la réduire parfois.

Introduction : l'inconscient n'est pas une notion simple, un morceau de la réalité qui se laisserait décrire et attraper ; c'est bien plutôt une hypothèse qui a, prise comme point de mise en perspective, des effets « thérapeutiques » — des effets sur les symptômes. Ce que découvre, la psychanalyse, grâce à cette hypothèse, c'est d'une part que le psychisme obéit à une dynamique régie par une structure langagière. D'autre part, ce qui s'impose au psychanalyste, comme à son patient, c'est qu'il y a quelque chose qui résiste à la conscience tout en ne laissant pas d'agir et d'animer le psychisme : le réel.

Pour présenter ce qu'il en est du réel selon Freud — et entrevoir ce dont il est question avec Lacan — nous devons alors partir de la position que Freud prétend tenir — celle d'un homme de science qui entend accomplir le projet cartésien de maîtrise de la nature ; le réel étant alors à entendre du côté de cette biochimie des corps — pour montrer ensuite comment, celle qu'il tient vraiment, dévoile le Réel du côté de *ce qui échappe au langage tout en résultant de lui*.

La psychanalyse n'est ni la métaphysique, ni l'épistémologie : sa question n'est pas de déterminer philosophiquement ce qu'il en est de l'être — ce qui peut être un des sens du mot « réel » — ni de se demander à quelle condition une connaissance objective du réel est envisageable. (Mais peut-elle éviter d'être mise à la question par la métaphysique d'une part, par l'épistémologie d'autre part ? Seulement, la perspective métaphysique nous donne-t-elle à comprendre quoi que ce soit de la psychanalyse ? L'interrogation épistémologique est-elle appropriée pour en saisir la puissance opératoire ?)

Ce que l'on remarque dans cette mise en question telle qu'elle est traditionnellement menée, c'est que c'est à cet endroit que sont reprochées à la psychanalyse ses incohérences. Sous l'angle de la métaphysique : le statut ambigu de la pulsion (ni du corps, ni du psychique) ou la nature de l'inconscient la rendent incompréhensible ; sous l'angle épistémologique : son rattachement aux sciences de la nature apparaît scandaleux, la non scientificité de l'interprétation dont elle fait un de ses outils techniques majeur est insupportable (dans la méconnaissance la plus flagrante des réponses que Freud lui-même construit : l'interprétation ne vaut pas pour elle-même¹ !), et pour finir l'hypothèse même de l'inconscient apparaît comme intenable compte tenu de la nature qui est la sienne. Ajoutons encore que sur le plan éthique, le caractère diabolique du transfert laisse planer sur cette pratique le soupçon de charlatanisme. Et pour finir, quand on demande à un psychanalyste ce qu'il fait, on a souvent l'impression qu'en définitive il ne sait pas très bien de quoi il parle, ou tout du moins qu'il préfère le garder pour lui.

Et si c'était plutôt la psychanalyse qui soumettait la philosophie à l'épreuve de sa limite ? Et si c'était elle qui révélait, dans le corps du patient, que les apories du désir de savoir sont constitutives de notre être et indices du Réel ? Et si ce faisant elle rendait possible un mode inédit d'accompagnement de la souffrance psychique singulière ?

Ni métaphysique, ni épistémologie, mais souci rationnel de la singularité du sujet, c'est ainsi que j'envisage de présenter ce qu'il en est de la psychanalyse, et d'aborder — plutôt que de traiter — la question de savoir ce qu'il en est du réel, et la façon dont celui-ci s'articule au langage selon l'approche psychanalytique.

1 Ainsi par exemple : Freud, *Constructions dans l'analyse, Œuvres Complètes*, tome XX, pp. 57 et sv.

Première partie :
Un réel que l'on cherche à maîtriser — une étrange découverte :
un réel qui ne se laisse pas connaître.

1-Le réel que l'on entreprend de connaître est un réel duquel on prétend une possible domination : la réalité.

a) **La réalité** de la nature et la réalité du corps : c'est la nature qu'évoque Freud, par exemple dans *L'Avenir d'une illusion* (1927). Il s'agit d'un ensemble de forces hostiles, à la fois extérieures (la nature dans sa puissance peut anéantir l'homme) et intérieures (le débordement pulsionnel sur lequel la civilisation doit « s'édifier » : « la contrainte et le renoncement aux pulsions » étant alors sa loi nécessaire — chapitre 1). L'envers de cette nature toute puissante, c'est la vulnérabilité du sujet, vulnérabilité dont on pose généralement qu'elle doit pouvoir être dépassée — par la maîtrise que permet le développement technique, pas les combinaisons politiques.

Cette vulnérabilité est une trace du réel tel qu'il faut l'entendre dans le champ psychanalytique : *l'hilflosigkeit*. Mais à la condition qu'on entende bien qu'elle est fondamentale et indépassable — et que le développement technique ne vient pas l'abolir mais seulement la dévoiler.

b) **Une intention qui se rattache au projet scientifique général : dominer la nature.** La psychanalyse se présente, dans le prolongement du discours néo-cartésien, comme un projet scientifique impérialiste : « *Notre but*, écrit Freud à l'intention des étudiants en médecine auxquels il entend présenter ce qu'est la psychanalyse en 1917, *est celui de la science en général : nous voulons comprendre les phénomènes, les rattacher les uns aux autres et en dernier lieu étendre autant que possible notre puissance à leur égard*² » — comprendre, relier entre elles les théories, maîtriser : voilà la conception toute cartésienne de la science à laquelle Freud entend bien se rattacher. Il n'est pas ici question de confondre cette intention avec sa réalisation, la psychanalyse n'est pas une science ! mais bien d'insister sur le point de départ freudien et la conception du réel dont il part — et à laquelle il ne dérogera jamais vraiment, comme nous le verrons dans la lecture de l'extrait de l'*Abrégé* choisi.

c) Un effort constant pour **rattacher la psychanalyse aux sciences de la nature en particulier.** Freud maintient **jusqu'au bout** l'effort pour rattacher la psychanalyse à la physique. Il se méfie davantage de la biologie et de la physiologie et se réclame plutôt de Brücke. Ainsi : *L'Esquisse*, 1895, et son système compliqué finalement abandonné, dans lequel les neurones constituent des entités à la limite de l'organique et du psychique³ ; le chapitre 7 de *L'Interprétation du rêve*, 1900 ; *Au-delà du principe de plaisir*, 1920, dans lequel la pulsion de mort est présentée sur un modèle physiologique ; *L'Abrégé*, 1937, dont les deux premiers chapitres rattachent le psychisme au fonctionnement cérébral, l'inconscient résidant précisément dans le x de la jonction entre la conscience et le cerveau. Tout cela nous conduit

2 S. Freud, Introduction à la psychanalyse, Deuxième partie, chap. 5.

3 Thierry Simonelli, article sur l'Esquisse disponible sur le Net : <http://www.psychanalyse.lu/articles/SimonelliEsquisse01.htm>

à reconnaître chez Freud la volonté de rattacher la discipline qu'il découvre et invente à la science de son temps, à la biologie et plus particulièrement à la physique — qui reste le modèle dans les sciences de la nature pour lui⁴ ; nul ne peut nier sa tentative pour donner à sa topologie un ancrage physiologique et même une valeur anatomique : « motion », « tendance », « pulsion », tout son vocabulaire même s'abreuve aux sources de la physiologie.

Cet effort pour faire de la psychanalyse un moment de la science de la nature (pour délaïsser la distinction entre science de la nature et science de l'esprit, par exemple⁵) ne vise pas seulement à crédibiliser l'approche psychanalytique aux regards de ses contemporains, c'est pour Freud lui-même un rattachement nécessaire à la légitimité de sa pratique. **Seulement, dans sa réalité même, la psychanalyse n'est pas une science ; et le réel qu'elle prend en compte n'est pas celui que le discours scientifique s'attache à cerner.**

2- Un réel qui échappe à la conscience : l'hypothèse de l'inconscient approchée à partir d'une attention à la parole — sur laquelle nous n'insistons pas toujours assez.

- a) Et, en effet, quoi qu'il en pense lui-même, ce qui fait l'originalité de la posture de Freud, et ce qui conduit à l'invention de la psychanalyse, c'est d'abord l'attitude qu'il adopte à l'égard de la souffrance psychique. La psychanalyse adopte une position résolument clinique : elle est auprès du patient qu'elle écoute. Et c'est une clinique basée sur l'écoute : elle écoute ce qui se dit. Elle ne juge pas (**L'attention est « flottante »** : *Gleichschwebende Aufmerksamkeit*, c'est d'abord l'attention « également répartie » ou « également flottante⁶ »).

Dans les *études sur l'hystérie* (1895), Freud rappelle comment Emmy Von N. l'intime au silence et comment il cède à cette injonction « *Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas !* » Et il s'y plie !

- b) Mieux : la psychanalyse fait parler. Ainsi, la « **règle fondamentale** » (rappelée dans la *Technique de la psychanalyse*), c'est de « tout dire ! ».

D'abord, il s'agit bien de « dire » : c'est à la parole que l'on laisse sa place. Le nom de « *talking cure* » forgé par Joseph Breuer pour évoquer le travail qu'il mène avec Bertha Pappenheim, (Anna O.) en dit déjà long sur ce que Freud est en train d'inventer en ce que ça concerne le « dire ».

Mais ensuite, le dire doit surtout se régler sur le « tout » dire.

Ainsi, il ne s'agit pas d'hésiter à aborder « franchement » les questions sexuelles, lorsqu'elles se présentent — et elles se présentent toujours dans le cas de l'hystérie ! Ainsi Freud précise-t-il en ouverture du cas Dora, l'importance de cette franchise⁷.

4 Paul-laurent Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne*.

5 Vanina Micheli-Rechtman, *La psychanalyse face à ses détracteurs* : l'auteur montre que la psychanalyse n'émerge pas comme une « science de l'esprit » ; pour Freud, la distinction entre science de la nature et science de l'esprit n'est pas pertinente — pour lui l'interprétation n'est qu'une variante de l'explication et non une modalité de la compréhension. Freud se rattache à Brücke, Du Bois-Reymond et Helmholtz contre les courants vitalistes : seules les forces chimiques et physiques agissent dans l'organisme.

6 Freud, in *la technique psychanalytique*

7 Freud, *Cinq psychanalyse, Dora*, p. 3

Ainsi encore, c'est dans ce « tout dire » que l'« association libre » pourra, du fait du déterminisme psychique postulée, faire ressortir des réseaux de représentations qui marquent ce sujet-là — Le « tout dire » est à mettre en rapport avec l'association libre, celle-ci avec le déterminisme psychique postulé, et ce déterminisme posé comme singulier⁸.

Et pour finir, ce « tout » dire est justement le moyen de rencontrer ce qui ne peut se dire : pas seulement ce qui est interdit et qu'il est difficile de dire, mais ce qui est impossible — parce qu'il n'y a pas de mot pour ça. Les résistances ne sont pas seulement associées à un refoulement secondaire mais également à un refoulement primaire — originaire ! Ainsi, à l'occasion du cas Dora, Freud relève-t-il « *cette incapacité où sont les malades d'exposer avec ordre l'histoire de leur vie en tant qu'elle correspond à l'histoire de leur maladie* », et il en souligne l'importance théorique. Cette incapacité tient à trois causes : premièrement la discrétion, Deuxièmement, une part d'insincérité inconsciente. Troisièmement, une amnésie véritable — liée au refoulement⁹.

- c) Et plus encore : la psychanalyse considère que **ça parle de toute part**. « Les symptômes hystériques parlent ». Ce n'est pas que par la bouche que le patient parle, mais aussi dans tout son corps, à travers tout son comportement : lapsus et actes manqués, rêves, et, bien sûr, symptômes. « La quinte de toux nerveuse » par laquelle Dora empreinte au père une marque distinctive qui vient exprimer quelque chose de son identification qui en passe par la pulsion orale ; sa gêne respiratoire, survenue à la suite d'une incursion en montagne avec un certain M. K. ; ou encore la lettre où elle annonce son suicide.

Ce dont souffre le sujet hystérique, ce n'est pas d'une lésion organique, mais d'un fragment de discours qui porte sur la libido, que le sujet ne peut assumer comme telle et qu'il refoule. La puissance de ce fragment de discours est exacerbée par la censure et cette puissance ne fait qu'enfler. Le symptôme est le substitut métaphorique d'une parole interdite qui va se dire par le corps : un signifiant refoulé dira Lacan, par métaphore, se trouve substitué par un symptôme qui vient l'exprimer — en contrebande. Mais restons chez Freud pour l'instant.

Et **tout s'interprète** (dans le cadre de la cure ! et dans les limites de la conduite de celle-ci). Tout doit être soumis à l'interprétation : voilà une règle qui accompagne l'attention flottante, et qui conduit également à considérer comme de l'ordre d'une expression langagière les symptômes. C'est le sens du texte de 1902, la *Psychopathologie de la vie ordinaire* : l'analyste ne doit rien laisser de côté pour prendre en compte le

⁸ Vous connaissez les moments où dans *l'Introduction à la psychanalyse*, Freud insiste pour nuancer fortement la mise en place du répertoire de symboles à laquelle il se complait : (extrait 3) « *Lorsqu'on connaît les symboles usuels des rêves, la personnalité du rêveur, les circonstances dans lesquelles il vit et les impressions à la suite desquelles le rêve est survenu, on est souvent en état d'interpréter un rêve sans aucune difficulté, de le traduire, pour ainsi dire à livre ouvert. Un pareil tour de force est fait pour flatter l'interprète et en imposer au rêveur ; il constitue un délasserement bienfaisant du pénible travail que comporte l'interrogation du rêveur.... Mais ne vous laissez pas séduire par cette facilité. Notre tâche ne consiste pas à exécuter des tours de force. La technique qui repose sur la connaissance des symboles ne remplace pas celle qui repose sur l'association et ne peut se mesurer à elle.... Ma démarche de fait, n'est pas aussi confortable que celle de la méthode populaire par chiffrage, qui traduit un contenu onirique donné en fonction d'une clé déjà fixée. Je m'attends au contraire à ce que chez des personnes différentes et dans un contexte différent le même contenu onirique puisse également recéler un sens différent.* » (Introduction à la psychanalyse, chapitre X)

⁹ Cinq psychanalyses, Dora, p. 9

patient qui vient lui demander de l'aide : tout est l'indice de l'inconscient (un oubli de nom, un trou de mémoire est un acte manqué : un acte réussi, du point de vue de l'inconscient ; une série de chiffre donnée au hasard, d'un hasard qui, du point de vue de l'inconscient, n'existe pas ; une erreur de lecture ou d'écriture ; méprises, maladresses, accidents...). Rappelons-le : ce parti pris ne vaut que dans l'espace du cabinet — Freud met en garde contre la psychanalyse sauvage ! (in *la Technique*)

C'est dans cette attention-là que Freud repère que le sujet ne sait pas toujours ce qu'il dit ni ce qu'il fait, mais que ce qu'il dit indique quelque chose — mieux : ce qui se dit ne se dit que sur un fond intraduisible — et l'hypothèse de Freud, c'est que ce quelque chose concerne le désir en tant qu'il est inconscient. Cet inconscient, quel est son rôle dans la théorie freudienne ? S'agit-il de le faire disparaître ? Ou bien sa disparition est-elle impossible ? Si l'on pense l'inconscient comme ce qui doit advenir à la conscience (ce que Freud répète à plusieurs reprises, ce qui est un des sens du « Wo Es war soll Ich werden »), et que c'est dans cette advenue que consiste la guérison, alors on ne comprend rien du tout à la psychanalyse ; et on ne peut que hurler à la charlatanerie. Car l'inconscient ne disparaît pas, et la fin de la cure n'est pas de l'éliminer. Qu'en est-il de l'inconscient freudien ?

3- Le réel de l'inconscient (l'inconscient, l'hypothèse pour laisser une place au réel) :

Hypothèses :

a) Une hypothèse nécessaire pour approcher la singularité du sujet.

Le rôle de l'hypothèse de l'inconscient serait de rendre possible l'approche du sujet dans sa singularité. Plutôt que de s'arc-bouter sur l'idée que l'inconscient n'est pas une notion scientifique, parce qu'elle pose un problème épistémologique, nous pourrions nous demander s'il n'y va pas d'un principe (plus que d'une hypothèse d'ailleurs !) dont la puissance opératoire serait de donner accès à la vie psychique du sujet en tant qu'il est singulier¹⁰. C'est-à-dire qu'en postulant qu'il y a par nature et de façon indépassable un inconscient, on pourrait alors prêter attention au sujet en tant qu'être singulier. Pour soutenir cette hypothèse, j'entrevois deux arguments : 1) ce que Freud lui-même énonce quant à l'interprétation du rêve, aussi bien dans *l'Introduction à la psychanalyse* que dans *l'Interprétation du rêve* : on ne peut substituer la technique de la connaissance des symboles à celle de l'association libre, et l'interprétation extérieure est davantage un « tour de force » qu'un moment thérapeutique — 2) Mais surtout : ce qui est premier dans la pratique analytique, c'est la clinique. Il s'agit de partir du cas singulier qui se présente¹¹. Et **c'est à partir de cette clinique que Freud rencontre l'inconscient** : comme si celui-ci devenait nécessaire pour continuer à faire avec la

10 Comment comprendre autrement ces précautions que prend Freud pour introduire à l'étude du cas de Dora — : *Cinq psychanalyses*, p. 2 : « la publication de mes observations reste pour moi un problème difficile à résoudre... » il précise alors qu'il y est question de l'intimité de la vie psychique de la malade.

11 Ainsi, par exemple, dans le cas Dora, p. 10 : « Par la nature des choses qui forment le matériel de la psychanalyse, nous devons prêter dans nos observations autant d'attention aux conditions purement humaines et sociales où se trouvent les malades qu'aux données somatiques et aux symptômes morbides. **Nous nous intéresserons avant tout aux rapports de famille de la malade et cela, comme nous l'allons voir, pour d'autres raisons encore que le seul examen de l'hérédité.** »

singularité des cas qui se présentent — car sans cette hypothèse : soit on discrédite le symptôme comme comédie, soit on l'abandonne à un « on verra plus tard » promis par les progrès de la science.

b) Une hypothèse permettant d'agir ici et maintenant.

Cette hypothèse a, ainsi, la fonction de permettre un traitement **ici et maintenant** — et non pas dans l'ailleurs autrement d'un progrès promis par l'utopie scientifique (reprocher à l'analyse de durer des années, c'est occulter que les promesses d'un traitement chimique, mécanique, physiologique adopte encore une autre temporalité : celle du progrès !). Examinons pour donner un peu de poids à cette hypothèse-là un extrait de *L'Abrégé de psychanalyse*, qui se trouve dans sa deuxième partie intitulée « La technique » (extrait 1) :

« Mais la thérapie [il s'agit de la psychanalyse] ne nous occupe ici que pour autant qu'elle travaille avec des moyens psychologiques ; nous n'en avons pas d'autres pour l'heure. L'avenir nous apprendra peut-être à influencer directement, au moyen de substances chimiques particulières, les quantités d'énergie et leur répartition dans l'appareil animique. Peut-être d'autres possibilités insoupçonnées de la thérapie se dégageront-elles encore ; pour le moment, nous n'avons rien de mieux à notre disposition que la technique psychanalytique, c'est pourquoi on ne devrait pas la mépriser, en dépit de sa limitation. »

Premièrement : situation de l'extrait.

Freud précise cela **après avoir reconnu une limitation dans la pratique psychanalytique** : elle n'est pas assurée de succès. **Le psychanalyste ne parvient pas toujours, écrivait-il avant cet extrait, à surmonter les résistances du patient, et parfois, la « conscience de culpabilité », le « besoin de souffrance » sont plus fort et font échouer la cure.**

Interprétation par le bas : Freud se dédouane de ses échecs sur ses patients tenus pour responsables.

Interprétation par le haut : **la psychanalyse suppose la prise en compte de la façon dont le sujet est singulièrement animé par quelque chose qui le concerne au plus haut point — et qui est précisément le Réel (l'inconscient) tel qu'il se dévoile dans la répétition de l'échec, du ratage, ce que Freud nomme ici « conscience de culpabilité » ou « besoin de souffrance ». Le sujet est tenu pour responsable : et la psychanalyse est la discipline qui tient compte de cette responsabilité** — notamment en posant très sérieusement la question de savoir à qui et à quoi le sujet répond ainsi ! on peut encore dire ça ainsi : il s'agit de prendre en compte la position subjective.

La « conscience de culpabilité », le « besoin de souffrance », voilà justement sur quoi la cure butte : c'est parce qu'elle est ce qui permet de l'isoler. Et c'est là que se tient le réel.

Secondement : la psychanalyse et les progrès de la pharmacie.

Concernant le remplacement de la psychanalyse par un procédé chimique : on pourrait lire ce passage comme prédisant, avant que cela n'advienne, l'inutilité et l'éviction de la psychanalyse — De nos jours, la pharmacie est devenue capable d'agir sur « les quantités énergétiques » de l'appareil psychique, et plus exactement même : du cerveau ! Ne faut-il pas, alors, considérer la prédiction freudienne comme advenue ? Et l'hypothèse de l'inconscient comme désormais caduque ? La chimie ne nous assure-t-elle pas la maîtrise du réel et la caducité de l'hypothèse de l'inconscient freudien ? « Si les dépressions, les

obsessions et l'agressivité sont régies par la sérotonine, l'angoisse par le système GABA (l'acide gamma-amino butyrique), les psychoses par la dopamine et les perversions par la testostérone, que devient la théorie freudienne ?¹² »

Depuis 1953 et la découverte de la sérotonine, depuis 1957 et celle de la dopamine par Arvid Carlsson, nobélisé en 2000, l'usage des antidépresseurs et des neuroleptiques s'est largement développés. La nosologie psychiatrique suit le mouvement : la dépression en vient à se définir comme ce que soigne les antidépresseurs, tandis que psychose et névrose ont été abandonnées comme catégories médicales et que l'inconscient s'est vu progressivement écarté du **DSM (le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux)** à partir des années 70-80. Le DSM IV, à partir de 1994, adopte de nouveaux principes de classification, dans le but affirmé de trouver un langage commun entre chercheurs et cliniciens d'orientations différentes et être utile dans toutes les situations (aussi bien pour des patients hospitalisés qu'ambulatoires, en consultation, en dispensaire, dans le cadre d'une pratique privée ou bien pour la communauté). Ce DSM est l'objet de critiques qui ne viennent pas que de la psychanalyse depuis qu'une expertise en 2006 a dénoncé le conflit d'intérêt aux sources de son élaboration : il existe des liens financiers évidents entre le comité d'experts délégués à sa rédaction et l'industrie pharmaceutique, qui a un intérêt direct dans la détermination des troubles mentaux intégrés dans cet ouvrage de référence.

Le progrès de la pharmacie est à la fois indéniable et insuffisant : la chimie ne remplace pas la cure par la parole. Cette dernière n'entreprend pas de chercher une solution à venir, lorsque les progrès des neurosciences seront suffisants, mais bien avec ce sujet-ci, et dans le temps de la séance telle qu'elle se déroule : la pharmacie repose sur le mythe du progrès à venir, véritable temporalité de la recherche ; l'hypothèse de l'inconscient permet de prendre en compte la plainte du sujet, dans le temps de son déploiement.

En conclusion : il ne s'agirait donc nullement de faire disparaître l'inconscient, c'est plutôt le principe à partir duquel il s'agirait de prendre en considération le patient pour prétendre à une psychanalyse. Mais, plus encore : l'inconscient se définit d'être ce qui ne se dévoile pas comme tel : l'inconscient, c'est ce réel auquel tient la psychanalyse, le réel impossible, le réel inconnaissable.

4- La psychanalyse freudienne rencontre du réel qui ne se laisse pas — et ne se laissera pas ! — maîtriser : le Réel.

a) Et cela, Freud le rencontre à plusieurs reprises, et sous des acceptions diverses :

C'est par exemple, **l'ombilic du rêve**¹³ : (extrait 2) « *Il faut admettre l'inconscient comme base générale de la vie psychique. L'inconscient est la sphère plus vaste qui renferme en soi la sphère plus petite du conscient. Tout ce qui est conscient possède un stade antérieur conscient, tandis que l'inconscient peut en rester à ce premier stade tout en revendiquant la valeur pleine et entière d'une prestation psychique. L'inconscient est à proprement parler le psychique réel, aussi inconnu de nous quant à sa nature intérieur que le réel du monde extérieur et tout aussi peu donné complètement à*

12 Cinzia Crosali Corvi, *La dépression*, Presse Universitaire de Renne. P. 113

13 Un article de Catherine Delarue :

<http://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2009-1-page-175.htm>

*nous par les données de la conscience que le monde extérieur ne nous est donné par les indications de nos organes des sens.*¹⁴ »

Mais également : le refoulement primordial (Urverdrängt) ou encore, le **noyau de notre être** (Kern unseres Wesen).

Et bien sûr : le **traumatisme**. Chez Dora, cela se présente, notamment, aux pages 17, 18 et 19 : c'est avec M. K que ça se passe, qui l'embrasse sur la bouche tout en l'enlaçant. Dora le repousse et s'écarte avec dégoût. Ce moment est celui du surgissement dans son existence de ce qu'elle n'était pas préparée à rencontrer — et comment aurait-elle pu l'être ? Puisque c'est toujours différent ! — il s'agit de l'excitation sexuelle, de son mystère — et avec elle : l'identité sexuelle.

b) Ce que c'est que ce réel.

Ce réel-là se définit de ne pas se laisser résorber dans le discours qui en annonce l'existence : l'inconscient ne disparaît pas :

- Il s'agit d'une hypothèse, d'un principe, et non d'un monde que l'on découvre. Il s'agit d'un point de perspective à partir duquel s'interprète le symptôme. Et cette interprétation permet de déduire ce qu'il contient : ce que les interdits fondamentaux, c'est-à-dire fondamentalement structurant, laissent en reste ; ce qui ne peut pas se dire, ce que l'on ne peut pas voir mais à partir de quoi la vue se déploie. Seulement, le réduire à l'état d'hypothèse, c'est risquer de glisser vers une compréhension de la psychanalyse comme purement herméneutique — ce qu'elle n'est pas : elle a une visée thérapeutique.
- Ce que Freud découvre dans l'inconscient, c'est un **noyau pulsionnel** — non réductible à l'organique, mais lié à lui selon lui — qui ne disparaît pas avec l'analyse (= qui ne passe pas du côté du sens, du symbolique, ni de l'imaginable). Ainsi par exemple dans le texte de 1937, *l'Analyse finie et l'analyse infinie*, il écrit de la « force pulsionnelle constitutionnelle » qu'elle est défavorable à l'analyse.

Ce réel, c'est ce que la pratique freudienne est amenée à rencontrer alors qu'elle ne s'y attendait pas : normalement, le patient doit dire et puis ça doit aller mieux. Par exemple, dans *Analyse finie, analyse infinie*, Freud écrit que l'analyse prend fin lorsque le patient ne souffre plus de ses symptômes et que l'analyste considère que « *tant de refoulé a été rendu conscient, tant d'incompréhensible élucidé, tant de résistance interne vaincue, que l'on n'a pas à redouter la répétition des processus pathologiques en question.* » Le psychanalyste rend l'inconscient conscient et puis ça doit aller bien. Mais justement, ça ne se passe pas comme ça. Beaucoup de choses étranges, inattendues, mais non dépourvues de « sens » surgissent que Freud s'attache à nommer et à partir desquels il théorise :

14 *L'interprétation du Rêve*, chapitre VII, traduction JP. Iefebvre, édition du Seuil, p. 655. A rattacher à cet extrait du même chapitre, portant sur l'oubli : « « Les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur ; on remarque là un nœud de pensées qui ne peut se défaire, mais qui n'apporterait rien de plus au contenu du rêve. C'est l'ombilic du rêve, le point où il se rattache à l'inconnu. Les pensées du rêve que l'on rencontre pendant l'interprétation n'ont en général pas d'aboutissement, elles se ramifient en tous sens dans le réseau enchevêtré de nos pensées. Le désir du rêve surgit d'un point plus épais de ce tissu, comme le champignon de son mycélium. »

« La force pulsionnelle » qui est intarissable (chapitre 3 de *l'Analyse finie et analyse infinie*) / l'importance de la sexualité / la réaction thérapeutique négative et la pulsion de mort / mais aussi : le « roc d'origine », roc de la castration (l'identité sexuelle : la position masculine ou protestation virile et la position féminine ou envie de pénis, position passive) : « là, dit Freud, où le psychique rencontre le biologique ».

Voilà du réel qui se montre rétif à la symbolisation — que sa mise en mot ne donne pas à maîtriser — qui se manifeste en tant que répétition, qui fait fond tout en étant particulièrement intime. Du réel lié à l'angoisse, comme en témoigne le rêveur qui se réveille justement à ce moment-là.

c) L'attitude ambivalente de Freud à l'égard du réel :

Ce réel que l'on ne peut atteindre et qui est inatteignable de principe, Freud **semble le reconnaître comme tel** : *Abrégé de psychanalyse*, l'appareil psychique et le monde extérieur, une comparaison avec la physique. — **avant de considérer ce hors d'atteinte comme momentané** : quand la psychanalyse ne sera plus une science nouvelle, alors... texte p. 294—295 (extrait 4)

« Notre hypothèse d'un appareil psychique spatialement étendu, composé en vue d'une fin, développé par les besoins de la vie, et qui ne donne naissance aux phénomènes de la conscience qu'un un point déterminé, dans certaines conditions, cette hypothèse nous a mis en situation d'édifier la psychologie sur des fondations semblables à celles de n'importe quelle autre science de la nature, par ex. la physique. Ici comme là, la tâche consiste à mettre à découvert, derrière les propriétés (qualités) de l'objet de recherche directement données par notre perception, quelque chose d'autre, dépendant moins de la réceptivité particulière de nos organes sensoriels et se rapprochant davantage de ce qu'on présume être **l'état des choses réel**. Ce dernier lui-même, **nous n'espérons pas pouvoir l'atteindre**, car nous voyons bien que tout ce que nous avons inféré de nouveau, il nous faut pourtant le retraduire dans la langue de nos perceptions dont nous ne pouvons désormais plus nous libérer. Mais tels sont justement la nature et le caractère limité de notre science. C'est comme si nous disions, en physique : si nous pouvions avoir une vue assez perçante, nous trouverions que le corps en apparence solide consiste en particules de telle forme, de telle grandeur, et se situant les unes par rapport aux autres de telle ou telle façon. Pour l'instant, nous tentons d'accroître au maximum la capacité de réalisation de nos organes sensoriels par des moyens artificiels, **mais on doit s'attendre à ce que tous ces efforts ne modifient en rien le résultat final. Le réel restera toujours « inconnaisable »**. Le gain que met au jour le travail scientifique partant de nos perceptions sensorielles primaires consistera à pénétrer dans les corrélations et relations de dépendance existant dans le monde extérieur, pouvant, d'une manière plus ou moins fiable, être reproduite ou reflétées dans le monde intérieur de notre pensée, et dont la connaissance nous rend aptes à « comprendre » quelque chose dans le monde extérieur, à le prévoir et éventuellement à la modifier. C'est d'une manière tout à fait semblable que nous procédons en psychanalyse. Nous avons trouvé les moyens techniques de combler les lacunes de nos phénomènes de conscience, moyens dont nous nous servons donc comme les médecins se servent de l'expérimentation. Nous inférons de la sorte un certain nombre de processus qui sont en soi « inconnaisables », les intercalons parmi ceux qui nous sont conscients, **et si nous disons, par ex. , qu'ici est intervenu un souvenir inconscient, cela veut dire précisément : il s'est produit ici quelque chose de totalement insaisissable mais qui, s'il était parvenu à notre conscience, ne pourrait être décrit que de telle ou telle façon.**

De quel droit et avec quel degré de certitude effectuons-nous dans ce cas de telles inférences et interpolations ? Cela reste naturellement soumis à la critique dans chacun des cas, et il est indéniable que la décision offre souvent de grandes difficultés, qui s'expriment dans le manque d'accord parmi les analystes. Il faut en rendre responsable la nouveauté de la tâche, donc le manque d'apprentissage, mais aussi un facteur particulier inhérent à notre objet, car en psychologie il ne s'agit pas toujours, comme en physique, de choses susceptibles d'éveiller un froid intérêt scientifique. C'est ainsi qu'on ne s'étonnera pas outre mesure si une analyste qui n'a pas été suffisamment convaincue de l'intensité de son propre souhait de pénis n'apprécie pas non plus comme il convient ce facteur chez ses patients. Mais finalement ces sources d'erreur issues de l'équation personnelle ne signifient pas grand-chose. Si on lit de vieux manuels de microscopie, on apprend avec étonnement quelles extraordinaires exigences étaient jadis posées à la personnalité de celui qui observait avec cet instrument, quant c'était encore une jeune technique, alors qu'aujourd'hui il n'est plus question de tout cela. »

- Un réel comparé à celui de la science : « l'état réel des choses » n'est que modélisé par la théorie, « traduit dans la langue des perceptions dont nous ne pouvons désormais plus nous libérer ».
- Les progrès dans la théorie et dans la technique par lesquels on tente « d'accroître au maximum la capacité de réalisation de nos organes sensoriels par les moyens artificiels », ne modifient en rien « le résultat final » : « le Réel restera toujours **« inconnaissable »** » Ce que l'on met au jour ce sont des relations, des corrélations qui existent dans ce réel : **des bouts de réel !** ce qui nous permet d'agir, de comprendre. Et il en est ainsi dans le domaine de la psychanalyse.
- Cette pratique est alors très problématique : les analystes ne sont pas d'accord — de quoi vient ce désaccord qui décrédibilise la pratique ? Nouveauté de la tâche, manque d'apprentissage, subjectivité de l'analyste et état de sa propre analyse : des sources d'erreur issues de « l'équation personnelle », qui **doivent disparaître dans l'avenir**. L'avenir, c'est l'asile de la déconsidération pour le singulier (= le Réel) : « on verra plus tard » pour ne pas écouter maintenant.

Dans cet extrait, Freud repère le Réel que l'approche à partir de l'hypothèse de l'inconscient permet de poser comme réel (= inconnaissable). C'est du hors sens, hors signification, hors symbolique, hors imaginaire, dont on conçoit des morceaux, des bribes — ce qui permet d'agir. Ce faisant, au cœur d'un discours qui est celui de la science, animée par le désir de savoir, il rencontre l'envers de ce discours — le désir de savoir a comme envers l'inconnaissable car l'inconnaissable est ce qui le maintient comme désir. Seulement, son désir de science est tel qu'il renie cette découverte au moment même où il la fait : que ce réel soit inconnaissable, il n'en veut rien savoir et retombe dans le fantasme qui soutient le désir de savoir : le réel est connaissable en droit — et ainsi la psychanalyse passera du côté de la science. Mais, jamais il ne sombrera pour autant dans la déconsidération du singulier.

Conclusion de la première partie :

La pratique psychanalytique ne se justifie pas, comme le voudrait Freud, d'un rattachement aux sciences de la nature — pas plus qu'aux sciences de l'esprit d'ailleurs — mais d'une écoute nouvelle du psychisme, fondée sur l'hypothèse de l'inconscient : d'une clinique qu'elle rend possible.

L'illusion freudienne, le fantasme de la psychanalyse, c'est de croire que la connaissance de soi est thérapeutique. (= ce fantasme se rattache à celui du rationalisme en général qui pose la possibilité d'une connaissance du réel en tant que tel — et qui définit donc le réel = du connaissable) Et c'est bien souvent dans le prolongement de cette illusion que nous présentons la psychanalyse, à défaut de l'avoir rencontré. Or ce n'est pas ce qui se passe dans l'analyse. Et Freud d'ailleurs n'arrête pas de le répéter, comme malgré lui : *on ne sait pas ce qui se passe — on ne sait pas quand l'analyse est terminée avant qu'elle ne soit terminée. Et une fois qu'elle est terminée, il faut encore la poursuivre !* Il suffit pourtant, en toute simplicité, de prendre sérieusement cela en considération pour comprendre que la psychanalyse ne tire pas sa légitimité de ce désir de domination de la nature et de maîtrise de soi. Mais alors de quoi ? De ce que la souffrance est singulière et structurelle ! Qu'elle résiste : indice même du Réel — celui dont la science, ou le désir de savoir, ne veulent rien savoir. Nous pourrions encore dire cela ainsi, l'invention de Freud tire sa légitimité de son point de départ : la clinique du singulier !

Le réel dans la perspective commune, comme scientifique, comme philosophique, réside dans la posture d'objet pour le désir de savoir : il est devant. Il est ce qui est extérieur et suppose une maîtrise. Idem pour le réel du corps qui est devant la conscience. Avec l'approche psychanalytique, c'est tout le monde des objets qui connaît une nouvelle approche.

Seconde partie :

Le Réel : un fond d'absence à partir duquel les objets deviennent des objets.

1- Freud, l'objet perdu, le jeu du Fort-Da. La répétition comme indice du Réel.

La notion d'objet connaît en psychanalyse une torsion tout à fait éclairante : tout n'est pas objet simplement de se présenter à la conscience. L'objet ne devient tel, c'est-à-dire quelque chose pour le sujet, qu'à se détacher de l'indistinction où la maintient l'indifférence du narcissisme primaire. Et le sujet ne devient sujet que par ses objets.

Dans le chapitre 2 d'*Au-delà du principe de plaisir*, Freud s'attaque à ce que la cure l'a conduit à rencontrer, notamment dans l'actualité de l'après-guerre : des sujets en souffrance se remémorent de façon obsédante les événements traumatiques dans leurs rêves : « *la vie onirique des névroses traumatiques ... ramène sans cesse le malade à la situation de son accident, situation dont il se réveille avec un nouvel effroi. C'est là un fait dont on ne s'étonne pas assez. On voit, dans l'insistance de l'expérience traumatique à faire retour même dans le sommeil du malade une preuve de la force de l'impression qu'elle a produite. Le malade serait... fixé psychiquement au traumatisme.* » Ce type de fixation est identique à ce que l'on rencontre dans l'hystérie : une fixation au moment du traumatisme. Alors que pendant la veille, ces mêmes malades s'occupent plutôt à ne pas y penser.

A ce moment de son exposé, Freud semble changer de sujet, comme s'il venait d'écrire quelque chose qui le chiffonne : que le névrosé puisse rêver à répétition de l'événement traumatique semble contredire sa théorie du rêve comme réalisation de désir. Et il passe à quelque chose d'autre : le jeu d'enfant. D'un enfant qui lance une bobine au loin en faisant un O-o-o-o « riche de sens », puis la ramène par le fil qui la retient : Da. Le jeu complet, c'est **le jeu de la disparition et du retour** — Fort-Da — dont on ne voit en général que le premier acte tant que l'on n'a pas pensé à la ficelle qui rend possible le second, auquel doit s'attacher « le plus grand plaisir ».

L'interprétation freudienne se déchaîne alors : ce jeu est en rapport avec les renoncements pulsionnels qui accompagnent le départ de la mère et il constitue « un dédommagement » : c'est désormais lui, l'enfant, — et il y va donc de sa position subjective affirmée comme telle — qui maîtrise l'objet qu'il n'est plus. Le renversement actualise la subjectivation. « *Il était passif, à la merci de l'événement ; mais voici qu'en le répétant, aussi déplaisant qu'il soit, comme jeu, il assume un rôle actif. Une telle tentative pourrait être mise au compte d'une pulsion d'emprise qui affirmerait son indépendance à l'égard du caractère plaisant ou déplaisant du souvenir. Mais l'on peut encore proposer une autre interprétation. En rejetant l'objet pour qu'il soit parti, l'enfant pourrait satisfaire une impulsion, réprimée dans sa vie quotidienne, à se venger de sa mère qui était partie loin de lui ...* » Une façon de « se rendre maître de la situation ».

Dans cette répétition, associée à l'événement traumatique, il y a quelque chose qui intéresse au plus haut point notre enquête visant à saisir ce qu'il en est du réel pour la psychanalyse : le mouvement de répétition se fait à partir d'un point de butée. Ce qui se répète ainsi, indique qu'il y a du réel : quelque chose qui ne passe pas à la symbolisation, quelque chose qui ne peut pas se dire, se remémorer, et qui n'en est pas moins là. C'est ce mouvement de répétition qui va se retrouver dans

le transfert au psychanalyste. Ce qui ne peut se dire, ce qui ne peut se remémorer, se répète avec l'analyste. Dans le chapitre suivant *d'Au-delà du principe de plaisir*, Freud le précise : la répétition est due à une impossible remémoration. C'est là que le refoulé primordial a opéré, c'est là que l'inconscient s'est constitué (ou si l'on préfère à l'inverse : c'est là que la conscience est advenue, ce qui revient au même : l'une suppose l'autre), et c'est cette opération que le sujet ne cesse de répéter — ce moment de subjectivation qui en passe par le renoncement pulsionnel et l'épreuve d'un dédain » : « *voici que dans le transfert, les névrosés répètent et font revivre avec beaucoup d'habileté toutes ces circonstances non désirées et toutes ces situations affectives douloureuses. Ils aspirent à interrompre la cure alors qu'elle est inachevée, ils savent se procurer à nouveau l'impression d'être dédaignés, contraindre le médecin à leur parler durement et à les traiter froidement ...*¹⁵ »

Et l'absence de plaisir n'y fait rien : la pulsion y pousse. Les développements qui suivent dans les chapitres suivants visent alors à rendre raison de l'existence de cette compulsion à la répétition, dans une explication mécaniste à tendance largement physiologiste. C'est de ces spéculations que surgit la pulsion de mort comme moment de la libido. La vie ne vise pas que la vie, la reproduction, la conservation, elle vise aussi la dispersion, la désagrégation — et l'un peut aussi s'entendre comme l'autre. Mais cette pulsion de mort aux relents biologiques ne trouverait-elle pas davantage de crédibilité à se fonder sur une opération d'un autre ordre ?

2- Lacan, la relecture du Fort-Da, le champ du langage. Le Réel : production du symbolique.

a) La constitution du sujet.

Pour Lacan, à travers le Fort-Da, le « *sujet ne maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant* », il élève son désir à une « *puissance seconde*¹⁶ » : il naît comme être de désir (nous aurions tendance à dire : comme être humain, mais il y a là un universel qui dérange l'approche psychanalytique) Et s'il naît comme être de désir, c'est en tant qu'il y a désormais pour lui le Réel.

Dans le jeu du Fort-Da, l'enfant renouvelle une perte qui est une perte fondamentale, fondatrice même : celle d'où il est issu comme sujet désirant. Son rapport à cet objet qui n'est ni pure présence ni simple absence, mais oscillation entre la présence et l'absence — le jeu de la disparition et du retour ! — est fondateur de son rapport au monde/réalité. Le monde existe ainsi sur fond de Réel : c'est-à-dire à partir d'un lieu de disparition et d'apparition — un trou dont l'angoisse signale la proximité.

Cette oscillation, cette alternance de présence et d'absence, c'est l'introduction du symbole à partir de laquelle l'objet vient se détacher sur le fond de sa propre disparition (texte 5 et 6) :

« *Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme **le meurtre de la chose**, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir. Le premier symbole où nous reconnaissons l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le **truchement de la mort** se reconnaît en toute relation où l'homme vient à **la vie de son histoire**.... » C'est un jeu où la mort fait fond : « *Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, d'où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout son être par lui n'est jamais évoqué que parmi**

15 Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, pbb, p. 67

16 J. Lacan, *Ecrits, Fonction et Champ de la parole et du langage*.

les ombres de la mort. Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage est plus qu'une métaphore et manifeste une structure »

« ... **le symbole se manifeste d'abord comme le meurtre de la chose** » : Le mot n'est pas la chose — celle-ci tombe du symbole car sa singularité est irréprésentable, et elle se singularise de cette irréprésentabilité¹⁷. Et l'objet n'est pas la chose : l'objet est désignable, la Chose ne l'est plus. L'objet est pour le sujet (et inversement), la Chose n'est pour personne.

Le désir est associé à ce manque (l'engendrement de la Chose, c'est-à-dire le Réel) qui accompagne ainsi l'existence symbolique et, en tant qu'il est pris dans les symboles, le petit d'homme devient, pour toujours être de désir — c'est-à-dire un être qui est de viser quelque chose qu'il ne peut atteindre parce que c'est de l'avoir perdu qu'il est ce qu'il est. La mort est ici symbolique (la sépulture !) mais elle est le réel sur le fond duquel « **l'homme vient à la vie de son histoire** », c'est-à-dire qu'elle est ce à partir de quoi il entre dans la course du désir qui est son mode propre d'existence.

« **Ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage** » Le langage ne recouvre pas le réel : il le produit comme extériorité irrécupérable — Autrement dit, le Réel, c'est ce qui résulte de la tentation du mot pour l'appréhender et de l'échec du mot pour l'incarner. Et cette tentative échoue sans fin du fait d'une structure qui est celle du langage :

« **Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage est plus qu'une métaphore et manifeste une structure** ». C'est cette structure là sur l'étude de laquelle la psychanalyse peut se fonder comme discipline rigoureuse, puisque c'est cette structure-là qui accrédite son postulat de l'existence d'un réel en tant qu'il est inconnaissable. Cette structure est celle du langage et il revient à Saussure de l'avoir dévoilée — nous y reviendrons en troisième partie.

Cette structure qui innerve le langage, c'est de là que le sujet émerge : **sa parole** n'est pas que l'usage instrumental des mots, elle est noyauté par cette impuissance structurelle du langage — le sujet est sujet de l'inconscient ! C'est donc le symbole (le langage) qui fait de l'humain un humain, c'est-à-dire un être de désir, c'est-à-dire un être structurellement manquant, c'est-à-dire le sujet de l'inconscient, et non l'organique — qui ne pourra jamais rendre raison que du besoin ! Et par conséquent, la psychanalyse doit s'orienter à partir de ce principe, comme le rappelle alors Lacan :

« Qu'on nous laisse rire si l'on impute à ces propos de détourner le sens de l'œuvre de Freud des assises biologiques qu'il eut souhaitées vers les références culturelles dont elle est parcourue. Nous ne voulons ici vous prêcher la doctrine ni du facteur b, par quoi l'on désignerait les unes, ni du facteur c, où l'on reconnaîtrait les autres. Nous avons voulu seulement vous rappeler l'a,b,c, méconnu de la structure du langage, et vous faire épeler à nouveau le b-a, ba, oublié de la parole. ... l'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole que réside toute la réalité de ses effets ; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte continué qu'il la maintient. »

b) **De la constitution du sujet à celle de l'objet :**

Plus tard, dans son enseignement, travail incessant sans cesse repris, (*Le Séminaire*, livre XI — 1964) Lacan se tourne à nouveau sur l'épisode du Fort-Da. Cette fois, il n'insiste pas tant sur la

¹⁷ Il écrivait plus haut, dans la seconde partie du même écrit : « **Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et dont le support dès lors ne peut s'altérer, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.** »

constitution du sujet qui est en jeu que sur la nature de l'objet dont il est question : la bobine est non seulement un objet représentant la mère, mais aussi un objet que le sujet vit comme arraché à lui-même. Ainsi dans cette opération le sujet est « décomplété » de cet objet, et cet objet « séparé » de lui, acquiert une fonction d'obturation de l'absence, du manque, en même temps qu'il l'incarne au plus près, tout en étant absolument contingent : « *cette bobine, ce n'est pas la mère réduite à une petite boule par je ne sais quel jeu digne des jivaros — c'est un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu.* » Lacan appellera cet objet : l'objet a. La répétition du départ de la mère est la cause de **la division du sujet, cette division est liée à cette opposition signifiante.** Voilà qui pose donc : le sujet divisé et l'objet a.

Précisons ici que : la réunion du sujet et de l'objet a, c'est le fantasme. Le fantasme organise le rapport du sujet à la réalité, c'est-à-dire à ses objets. Il faut insister : la réalité est fantasmatique ! C'est le monde où le sujet se pense comme un tout unifié — non pas parce qu'il posséderait nécessairement les objets qui le complète, mais tout simplement par ce qu'il s'y représente des objets comme pouvant le compléter réellement. Pour Freud, le fantasme, se définit comme « le scénario imaginaire qui met en scène, de façon déformée par les défenses, l'accomplissement d'un désir inconscient ». Il est donc à la fois l'expression d'un désir refoulé et le prototype des désirs actuels conscients ou inconscients du sujet. Pour Lacan, la dimension symbolique intervient aussi dans le fantasme — qui prend au final la forme d'une formule langagière : une phrase ex : « on bat un enfant ». — Il vient recouvrir le Réel —il voile la division du sujet et donne son cadre à la réalité (et non au Réel).

C'est au moment de sa perte que l'objet apparaît comme tel : il n'accède à l'existence que d'être perdu. (Je crois qu'il faut entendre ça comme ça : pour nous les humains, notre rapport au monde est celui du désir ! et non pas du besoin ! Et c'est là quelque chose qui est notre condition !) Son statut d'objet ne lui est donné qu'après coup. Avant, il n'est pas séparé de ce qui n'est pas encore le sujet : l'opération de constitution du sujet et de constitution de l'objet sont concomitantes : l'objet est d'autant plus perdu qu'il est quelque chose qui tombe au cours de l'opération constitutive du sujet. Chaque tentative de retrouvaille le désigne toujours plus comme manquant. Sur son versant réel, Lacan évoque la Chose (que peut figurer la mère primordiale visée par l'inceste). L'objet, c'est ce qui de la Chose a été saisi dans le symbolique et l'imaginaire. Tandis que le sujet n'existe que dans ce battement qui rythme l'apparition et la disparition de l'objet : le sujet est évanescent, évanouissant.

L'objet se décline sur le mode de la pulsion (qui n'est donc pas physiologique par nature, mais issue de l'opération du symbole, c'est-à-dire du langage !) L'objet est construit par l'opération du signifiant. Et ce qui se dessine en même temps, c'est le corps.

3- à développer : **Le réel du corps n'est pas physiologique : pulsions et destins des pulsions.**

Le corps n'est pas un agglomérat d'organe. Il est soutenu par le regard de l'Autre, par la pulsion en général que Lacan définit comme « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire » : elle est production langagière, elle tourne autour d'un reste que le langage ne parvient pas à saisir¹⁸. Les zones érogènes chez Freud. Csq : c'est dans les signifiants de l'Autre que le sujet existe. Il est parlé. Le corps dont nous parlons, le corps auquel nous nous référons est un corps imaginaire et symbolique : il est façonné dans les mots, les signifiants de l'Autre. Le corps est organisé par les signifiants de l'Autre. Mais le corps a aussi sa substance réelle : la jouissance : la substance du corps vivant et parlant. — le réel du vivant.

18 Lacan, Le Séminaire, livre XI. Par exemple.

Avec cette seconde partie, nous avons vu surgir le monde des objets (la réalité), à partir de son fond de Réel (fond sur lequel l'alternance présence/absence donne à l'objet sa consistance pour le sujet). Cette façon d'approcher le sujet, qui découle de la préoccupation clinique en même temps qu'elle la rend possible, est bien moins scientifique (objectivante donc) que Freud le voudrait (tout en étant rationnelle).

L'homme n'est pas tant un être de besoin que de désir, disons-nous parfois en philosophie — mais d'un désir inconscient, précise la psychanalyse : il est divisé, irrémédiablement.

Qu'il soit un être de désir plutôt que de besoin, cela est tout à fait incompréhensible pour la physique, comme pour la biologie, comme pour la physiologie : du point de vue de la science, la réalité est tout entière soumise au déterminisme, au règne de la loi et de la nécessité. C'est le postulat qui la rend possible — pas de place alors pour la singularité du désir (et c'est justement pour sacrifier à ce postulat que Freud se retrouve à tenter de légiférer sur le désir, se retrouvant dans la difficile posture d'avoir à construire les concepts d'une législation mouvante car singulière !)

Qu'il soit l'être d'un désir inconscient, ou encore que l'on dise que le sujet est évanescent, cela est difficile à assumer pour la science, mais également pour la philosophie : que quelque chose puisse échapper à la pensée et même la conditionner... hum, nous n'aimons pas trop ça. Mais notre position n'est pas d'accompagner la souffrance psychique !

Et ce que découvre la psychanalyse, dans le cadre de sa pratique, c'est que l'on ne peut rien entendre de ce que dit un sujet, si l'on ne pose pas l'existence d'un Réel définitivement étranger à la symbolisation et autour duquel le sujet tourne : à la fois pour n'y pas sombrer, et à la fois pour maintenir son propre désir. Les symptômes dont il vient se plaindre et auxquels il est attaché plus que tout sont la façon qu'il a trouvé pour faire avec ce trou nécessaire à son advenue de sujet.

Évidemment, cette lecture de Freud ne fait pas l'unanimité : elle tire le travail du père de la psychanalyse du côté de ce qu'il fait plutôt que du côté de ce qu'il écrit — c'est-à-dire du côté de son dire plutôt que de ses dits, du côté de l'énonciation plutôt que du côté de l'énoncé. L'énoncé freudien vise plutôt à penser la pulsion de mort dans son origine biologique, et cette biologie, il la ramène au déterminisme de la physique pure. La lecture que nous avons proposée, avec Lacan, met l'accent sur l'insuffisance du biologique et sur la causalité langagière (« logique », dit Lacan qui pense à l'autre sens du mot logos : la parole) à l'origine du sujet et de ses objets. Cette causalité « logique » n'a rien d'ésotérique : ce sont les signifiants eux-mêmes, dans leur matérialité qui viennent frapper la chair, et c'est cet effet, toujours singulier qui est alors en jeu — cela reste à montrer dans une troisième partie qui a donc comme objet la dimension réelle du langage lui-même.

Pour nous, philosophes, les contradictions freudiennes sont une manne : au cœur même de l'effort pour soigner se rencontre la question de l'articulation de l'universel et du singulier, de la nécessité et de la contingence. La rationalité qu'il s'agit de produire pour approcher le réel du sujet et l'accompagner dans sa souffrance est une rationalité qui ne peut faire fi de la contingence et de la singularité. L'invention de la psychanalyse est traversée par cette contradiction qui anime le désir de savoir lui-même : tenir ensemble en un système ce qui suppose une attention exclusive. Et la position ambiguë de l'inventeur de la psychanalyse, entre scientisme intransigeant et interprétation délicate, en fait pour nous un auteur d'exception.

Seulement, il faut être sérieux : comment les mots pourraient-ils avoir un effet (thérapeutique ou non) sur un Réel qu'ils ne peuvent saisir et qu'ils produisent à leur insu. Quelle opérativité pour la cure et, dans la cure, pour l'interprétation ? C'est l'opération analytique que nous mettons ainsi en jeu.

Troisième partie : Le réel du langage

L'opération analytique en question.

1- Le réel du signifiant et l'effectivité de l'interprétation

Le réel est ce qui est exclu du symbolique : le lieu où se recueille ce qui est exclu du symbolique et par lui. La question de savoir ce qui opère en psychanalyse en vient alors à se poser : comment des mots pourraient-ils avoir un effet sur les symptômes, qui eux, sont bien réels ?

Il s'agit d'isoler et de faire jouer les mots eux-mêmes, parce que ce sont eux qui construisent le sujet, mais il ne faut pas voir là une affaire de signification : c'est une affaire de signifiants. Lacan considère que le travail même de Freud en fait la preuve, bien plus que ses théories : *L'Interprétation du rêve* par exemple, ce n'est rien d'autre qu'un travail sur le récit même du rêve, à partir du récit même du rêve — et plus encore que le récit où le sens fait encore son apparition, c'est de signifiants dont il est question : une matière sonore, qui capture singulièrement de l'affect et trame un sujet. Le *Mot d'esprit* est à ce titre encore plus éclairant pour montrer que l'inconscient est tissé par des signifiants — bien plus que par des signifiés : il n'est pas question de sens ou de signification, mais de sonorités attachées à des affects. C'est sur des signifiants que travaille le psychanalyste, car ce sont des signifiants qui forgent le sujet — et il s'agit bien ici du sujet de l'inconscient.

Pour Freud, l'interprétation opère parce qu'elle fait remonter à la conscience des morceaux d'inconscients ; elle contribue à « supprimer les refoulements » pour les remplacer par des réactions qui correspondraient à un état de maturité psychique¹⁹. Faire revenir les expériences vécues²⁰ et les motions d'affects attachées à celles-ci, c'est cela la fonction de l'interprétation. La tâche de l'analyste est alors de deviner, de construire, ce qui a été oublié à partir des indices que livre la parole du patient. Entre la construction et le travail de remémoration, il y a le travail d'interprétation. Freud vient répondre à ceux qui s'en prennent à la soi-disant infailibilité de l'interprétation analytique, qui la décrédibiliserait épistémologiquement. Le « non » du patient ne signifierait que la résistance. L'interprétation serait donc toujours la bonne. Or, montre Freud, le « oui » du patient n'est pas davantage un signe de la validité de l'interprétation. Ce qui fait la force de celle-ci c'est la façon dont elle vient toucher l'analysé : c'est le matériel qu'elle permet de dégager qui fait la valeur de l'interprétation. Et ainsi le « oui » de l'analysé est-il multivoque et ne vaut que par confirmations indirectes : « je n'avais jamais pensé à cela », la démultiplication des lapsus qui s'ensuivent, et surtout l'apparition de nouveaux souvenirs. Cette conception freudienne de l'interprétation pose comme thérapeutique en elle-même la levée des refoulements.

Pour Lacan, l'interprétation n'opère pas sur le versant du sens, mais dans l'équivoque : elle met en jeu la dimension signifiante et non la signification. L'interprétation est un jeu sur l'équivoque signifiante et c'est par ce biais qu'elle opère sur le symptôme : « *c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait dans le signifiant quelque chose qui résonne* », où

19 Freud, *Construction dans l'analyse*, (1937), Œuvres complètes, tome XX, pp. 61 et sv.

20 La théorie freudienne évolue sur cette question : le traumatisme n'est pas nécessairement associé à une expérience vécue, il peut l'être à un fantasme : il ne s'agit alors pas de retrouver ce qui a été vécu, mais la signification du fantasme. Mais le fantasme est toujours associé au biographique, il en tire sa substance.

« résonne » est à entendre au sens strict : il faut que la sonorité vienne résonner pour le sujet — c'est-à-dire au niveau de son corps, au niveau du réel pulsionnel. Le signifiant s'inscrit dans le corps, et c'est là qu'il s'agit d'opérer, au joint de cette inscription. Il ne s'agit donc nullement de se demander si ce que le patient raconte est bien la réalité ; c'est dans son dire — et non dans ses dits — que se livre un réel, insu, indicible : sur lequel il s'agit d'opérer par la matérialité du signifiant.

2- La linguistique au fondement de la psychanalyse, l'inconscient et le langage. Dans *Langage et psychanalyse*²¹, Michel Arrivé — linguiste féru de psychanalyse et écrivain, montre comment le travail de Lacan s'inspire de celui de Saussure, le détourne, et l'articule à l'invention de Freud.

a) Rappel de quelques principes saussuriens utilisés par Lacan.

Le signe saussurien se caractérise pour commencer par l'exil du référent ; le signe, en effet, est articulation non d'un mot et d'une chose mais d'un concept et d'une image acoustique — le signifié et le signifiant. Deux autres propriétés viennent caractériser ce rapport et déterminer le signe linguistique :

- L'arbitraire du signe symbolisé par la barre entre le signifié et le signifiant : cette barre est un lien et une séparation. (Attention : ce principe de l'arbitraire reste in-démonstré).
- Le caractère linéaire du signifiant : c'est dans le temps de son déploiement que le signifiant fait sens : une chaîne signifiante se met en place. Ce caractère linéaire se combine avec le fait que le signifiant est différentiel : il prend sens dans sa différence avec les autres signifiants. On dira que la langue est un système différentiel.

Saussure a recours à une métaphore : la métaphore de la feuille de papier pour exprimer le lien entre le signifiant et le signifié : on ne saurait isoler ni le son de la pensée ni la pensée du son. Le résultat serait une abstraction : de la psychologie pure ou de la phonologie pure. L'arbitraire du signe n'est donc pas une notion simple, et pour arbitraire qu'il soit ce lien n'est pas non plus sans nécessité. Saussure propose un schéma : le schéma des deux masses amorphes. Sur le dessus, la nébuleuse des idées confuses, et en dessous la nébuleuse des sons. Les coupures, en pointillés, associent sons et idées, mais ce sont ces coupures qui sont arbitraires. Arbitraire et différentiel sont ainsi deux qualités corrélatives (comme le sont linéaire et différentiel).

b) Lacan lecteur de Saussure

Michel Arrivé montre que Lacan ne retient pas tout de Saussure, et ne retient pas tout exactement. Pour Lacan, Freud anticipe toute la linguistique en montrant que le langage conditionne l'inconscient : la division du sujet anticipe sur la division du signe (la « barre » qui sépare le signifiant du signifié) et tout concept linguistique a son répondant dans l'inconscient et dans la théorisation qui en est faite par Freud. Ainsi, parler de l'inconscient, c'est parler du langage — et inversement. Ce avec quoi, note Michel Arrivé, ne sont pas d'accord beaucoup de linguistes, mais nous laisserons ça de côté.

En nous appuyant sur ce que nous avons déjà rencontré, il est possible de donner de cette intuition lacanienne une illustration. Avec le *Fort-Da*, qui nous sert de fil conducteur, ce qui est en jeu, c'est l'impossibilité du « en même temps » (*Gleichzeitigkeit*) dans lequel le sujet tente de réunir l'apparition et la disparition qui l'introduit à sa position subjective : comment va-t-il se débrouiller pour faire comme si ce « en même temps » était possible ? Quelle va être sa solution (son

21 Michel Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient — Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, PUF, Paris, 1994

symptôme) ? Cet impossible « en même temps », cette impossible simultanéité, ce n'est rien d'autre que ce à quoi le sujet pris dans le langage et qui entre dans la parole est introduit par la linéarité du signifiant et son caractère différentiel ! Le *Fort* ne prend sens que dans sa différence avec le *Da* et ils ne s'expriment que dans l'alternance avec celui-ci. Il y va d'une diachronie (et d'une synchronie !) fondamentale, introduite par le langage, et dont nous avons vu qu'elle est à la base de l'édification du monde des objets, comme de la position subjective (en tant qu'elle est celle du sujet de l'inconscient) et du Réel qui, en reste, fait fond (comme impossible, justement !) — On entend aussi dans cet exemple ce qui annonce la définition lacanienne du signifiant d'une part, et du sujet d'autre part : le signifiant, c'est ce qui représente un sujet (il s'agit du sujet de l'inconscient !) pour un autre signifiant ; tandis que le sujet, c'est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. (Le caractère évanouissant du sujet) —

Le symptôme, qui dit justement quelque chose de la façon dont le sujet soutient sa position subjective, comment il fait avec le trou du Réel, peut même parfois simplement faire jouer un signifiant, à la manière d'un calembour.

3- L'Interprétation : l'effet de la parole analytique sur le réel du symptôme.

Mais il ne s'agit pas de faire de Lacan l'inventeur de la psychanalyse : c'est bien déjà chez Freud, dans sa pratique, que se retrouve l'interprétation comme opération du signifiant sur le réel du symptôme. L'interprétation n'est pas qu'une interprétation du sens mais déjà une interprétation du signifiant, même avec Freud.

C'est ce que montre Vanina Micheli-Rechtman. Ce que vise la pratique analytique selon Freud — le dévoilement du sens du symptôme par la mise au jour du désir inconscient — n'est pas ce qu'elle effectue réellement :

« bien que l'interprétation au sens freudien consistât à communiquer au patient ce que son symptôme voulait dire, dans la pratique même de Freud, rapportée à travers le récit de ses cas, le sens qu'il énonce était toujours subordonné à l'articulation signifiante elle-même. Si c'est bien sur le matériel verbal que portait son écoute, il ne manquait jamais une occasion d'attirer l'attention, par exemple, sur le double sens d'un mot. Dans le cas de l'homme aux rats, c'est la mise en lumière d'un signifiant, « Dick » dans sa double acception (prénom du cousin Anglais et « gros » en allemand) qui permit d'élucider un symptôme, qui consistait à courir en pleine chaleur de midi dans le but apparent de maigrir :

« Un jour pendant une villégiature, il eut l'idée qu'il était trop gros et qu'il devait maigrir. Il se mit alors à se lever de table avant le dessert, à se précipiter en pleine chaleur d'août, sans chapeau, dans la rue et à gravir les montagnes en courant, pour s'arrêter, baigné de sueur. L'idée du suicide apparut une fois sans déguisement derrière cette manie de maigrir ; un jour, sur une côté abrupte, se forma en lui l'ordre de sauter en bas, ce qui eût été sa mort certaine. La solution de cette absurde compulsions, le malade ne la trouva que lorsqu'il lui vint à l'esprit, un jour, qu'à cette époque son amie séjournait au même endroit aussi, mais en société d'un cousin anglais qui lui faisait la cour et dont notre patient était très jaloux. Ce cousin se nommait Richard, et tout le monde l'appelait Dick, comme c'est la coutume en Angleterre. C'est ce Dick qu'il eût voulu tuer. Il était au fond plus jaloux et plus furieux qu'il ne voulait se l'avouer, et c'est pourquoi il s'imposait, pour se punir, la torture de la cure d'amaigrissement. Si différente que puisse paraître cette compulsions de la précédente, l'ordre direct de se suicider, un trait important leur est commun : leur genèse en tant que réaction à une

rage extrêmement violente soustraite au conscient, rage dirigée contre la personne qui trouble l'amour. »

L'efficacité de l'interprétation ne réside pas tant dans la communication du sens du symptôme, sous la forme d'une révélation subite, que dans le fait de faire jouer le signifiant « Dick » dans sa duplicité de sens, c'est-à-dire de créer un effet de sens. Encore faut-il, pour que cet effet advienne, faire l'interprétation au moment opportun (tact, maniement du transfert, repérage de la résistance)

L'interprétation est ainsi équivoque, et dans cet équivoque se rencontre le Réel, comme le précise Lacan dans *l'Etourdit* :

« L'interprétation est du sens et va contre la signification ».

C'est l'interprétation elle-même qui doit faire trou. L'interprétation n'est ni suggestive ni impérative, elle n'a même pas besoin d'être comprise : elle fait des vagues. La condition de tout sens : une équivoque intraitable. Et c'est là que se rencontre le Réel :

« Il s'affirme par un effet qui n'est pas des moindres de s'affirmer dans les impasses de la logique ».

Conclusion générale :

Face au désir de savoir, le réel ne se présente pas comme inassimilable : il se définit plutôt comme ce dont on peut, *pourvu que l'on intervienne comme il convient*, en venir à saisir le fonctionnement. Or, dans le cas du symptôme dont se plaint celui qui demande une analyse, l'intervention qui convient ne semble pas être celle qui procède du postulat d'une compréhension possible. L'attention à sa singularité qui anime Emmy von N. va donner à Freud la clef d'une posture à partir de laquelle sa prétention scientifique et médicale va se réorienter. Il ne s'agit plus de faire plier le réel, mais de le cerner. L'hypothèse de l'inconscient vient remplir cette fonction.

L'hypothèse de l'inconscient permet de traiter le symptôme comme une réponse que fait le sujet à quelque chose dont il ne veut rien savoir : il y répète quelque chose qui ne peut pas se dire — et dont au final, l'indicible n'est pas seulement de l'interdit, mais bien un impossible. Le symptôme est la manière à partir de laquelle le sujet est au prise avec le Réel, produit par la structure même du langage (linéarité du signifiant et arbitraire du signe).

Cette hypothèse de l'inconscient vient soutenir une pratique d'attention aux mots/maux qui sont ceux du patient, et même d'attention au patient comme si lui-même était construit comme un mot : c'est tout son corps, ses gestes, qui s'articulent à une chaîne signifiante où se rejoue pour lui les alternances d'apparition et de disparition de ses objets. Ainsi pour accréditer cette hypothèse et soutenir la pratique qui s'oriente de celle-ci, la psychanalyse peut aller chercher du côté de la linguistique des éléments théoriques. Le langage semble plus solide que l'organique, lorsqu'il s'agit d'entendre quelque chose à la singularité subjective. Lacan ouvre la voie en ce sens : c'est sur une théorie du langage que s'épanouit rationnellement la psychanalyse.

L'articulation, le joint de l'esprit et de la matière est une nouvelle fois mis sur la sellette, à l'occasion de laquelle nous irons de notre hypothèse : la séparation platonicienne entre l'intelligible et le sensible réintroduite dans le monde en une séparation supra et sublunaire, cette séparation repoussée entre *res cogitans* et *res extensa*, ne la voilà-t-elle pas, aujourd'hui entre le biologique et le langagier, trouvant son asile dans l'hypothèse de l'inconscient ? Que s'agit-il de préserver à chaque fois ? Un sujet et sa responsabilité. L'inconscient, n'est-il pas, paradoxalement, le dernier asile d'une responsabilité subjective ? Mais si tel était le cas, psychanalyse et philosophie devrait alors s'entendre alors que, il faut bien le constater, ce n'est pas le cas.

Pourquoi la psychanalyse n'est pas la philosophie et pourquoi la philosophie n'y comprend rien à la psychanalyse ? Parce que la finalité philosophique reste du côté de la production de sens, de la théorie, et ... du fantasme. Le principe philosophique, c'est que la théorie soigne, qu'elle aide à mieux vivre, qu'elle permet de reprendre la main sur un réel fuyant. Et c'est une démarche d'abord et avant tout personnelle : « penser par soi-même ».

La psychanalyse se joue dans le transfert ! C'est là que le réel se présente, comme répétition. Et c'est avec lui qu'il s'agit d'agir en cherchant à l'isoler comme tel par le savoir-faire du psychanalyste : la finalité n'est pas de comprendre ou de théoriser sur un patient, mais ... de quoi ? de « dénuder l'objet a », de permettre « la traversée du fantasme » : de lui permettre de faire avec son symptôme.

ALEXIS VILAIN